

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 17

Artikel: "Doux fantômes !"
Autor: Pache-Varidel, C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211254>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

1618. — Du ministre F^s Dind :

« Mémoire à la postérité que le 24^e d'aoust 1618, jour de la St-Barthélemi, est arrivé, environ 11 heures devant midi, un grand dégast et désastre es vignes de Bemont (Belmont), du costé d'orient. La maison de la Conversion s'est aussi glissée et les vignes et possessions et arbres sont renversés et remuez. Plusieurs voisins y ont estés et moi avec eux pour rechercher le mesnage de la maison en-gouffrée en terre. Dieu ait merci de nous! »

1620. — Voulant corriger plusieurs défauts, le ministre Dind commande « à tous ceux de l'Eglise » :

De fleschir les genoux en priant, et non point de-meurer appuyés contre les bancs;

De ne point marchander à la porte du temple en emmenant les espouses, qu'estoit une vilaine coutume.

De ne point ensevelir les corps morts si vite-ment, comme on faisoit, dans 3 ou 4 heures, mais attendre 24 heures pour un grand corps et 12 heures pour un enfant;

De ne sortir durant la distribution de la cène, comme faisoient plusieurs femmes, qui alloient en la maison et revenoyent;

D'entrer tout droit au temple, quand il sonne le dernier coup du presche, sans s'arrester sur le ce-metiere, etc.

1628. — Fondation de l'Abbaye aujourd'hui « Société de tir des bourgeois », dont la fête an-nuelle se célèbre le jour de l'Ascension. Les vi-gnes des « Abayssans » de Pully étaient en Re-gnuez (Renny) sous la Rosiaz et Es Postales, sous Senalèche. (En 1875, lors de la suppression de l'uniforme, une tentative de dissolution se pro-duisit. 65 membres alléguaient que « mainte-nant que les fêtes se font en tenue civile, ça n'a

pas l'air d'une société de tir, et la parade sem-ble un enterrement »).

1629. — La population est de 753 âmes. Mais la peste, qui se déclara le 4 avril et dura jus-qu'au 13 décembre 1630, pour reprendre en 1638, enleva 230 personnes.

1645. — Le dimanche 19 janvier, plusieurs maisons sont emportées par un orage si violent et étrange que de vie d'homme on n'a ouï par-ler de semblable.

1692. — La nuit du 17 au 18 septembre, en-viron trois poses de vignes, du domaine de la Conversion, commencèrent à s'ébouler et à tomber dans la Paudèze, sous le moulin de Ro-chettiaz.

1701. — Note du pasteur Nicolas Muller :

Le 12 mai, à 10 heures, il s'est fait un renouvel-lement de lune et une éclipse de soleil en même temps, qui ont causé une si grande obscurité sur la terre qu'elle ne pouvait être plus grande de nuit, de sorte que l'on ne se connoissoit presque pas, quoiqu'il eût été en plein jour et que le ciel ne fust point couvert.

1708. — « On a bâti une nouvelle ramure (à l'église), un nouveau clocher et une nouvelle aiguille. » C'est, sans doute, écrit B. Dumur, le curieux clocher qui surmonte encore aujour-d'hui le temple de Pully.

1709. — Le froid extrême de l'hiver 1708-1709 a gelé les vignes et les arbres fruitiers, et fait mourir plusieurs personnes et des ani-maux.

1719. — Abondance de vin. On le donne à 4 baches le setier, pris sous le pressoir, et le pot pour un cruche. (Le bache ou batz valait 14 ½

centimes de notre monnaie actuelle; le cruche ou crutz était la quatrième partie du bache.)

1721. — Il y eut si petite vinée qu'au lieu de 210 chars qu'on avait fait au Prieuré en 1719, il n'y en eut que 10; au Clergé, au lieu de 80 chars, seulement 7.

1766. — Le pasteur Rivalier lègue à la bourse de la communauté de Pully 120 livres sterling pour la fondation d'une école de jeunes filles.

1789. — L'hiver a été si rude que les blés ont été « cuits ». Leurs Excellences font venir de Souabe et de Bavière plusieurs milliers de sacs de froment.

Arrêtons ces extraits en rappelant la décou-verte, faite en 1904, en Chamblandes, de sépul-tures préhistoriques, comme on en avait déjà trouvé en Pierra-Portay et au Châtelard sur Lu-try. Au dire de A. Schenk, les restes qu'elles contenaient sont ceux d'individus ayant précédé de longtemps les lacustres. Ces terriens furent, avec les hommes des cavernes, les premiers habitants de notre pays; ils y vivaient tout au commencement de l'âge de la pierre polie. Leur taille ne dépassait pas 1^m60 chez les hommes et 1^m50 chez les femmes. Ils avaient le crâne allongé et la tête relativement grosse. Le type de cette population autochtone s'altéra, dès que furent venus d'Asie les lacustres à tête courte et aplatie.

Dans la suite des temps, nos contrées subi-rent bien d'autres invasions, et bien malin se-rait celui qui reconnaîtrait, chez nos vigneron-s de l'an de grâce 1915, la structure d'un des pé-tits Pulliérans de l'époque de la pierre polie.

V. F.



« DOUX FANTOMES! »¹

Lè sordâ dè noutra Suisse
Ne san pas dâi gringalets,
On ne vâo deïn la millice
Què la fleu dâi bio valets.
Dâi lulus
Mau fotus,
Que n'ont pas on bon thoraxe
Son fourra deïn lo rebu.

Où donc est-il le temps de nos vieilles mili-cies? Où sont-ils, les vieux qui vibraient au souvenir de leurs pacifiques exploits?

Ah! sans doute, il n'est pas question de les ressusciter, ces soldats de jadis; leur pittores-que accoutrement ferait drôle de figure aujour-d'hui. Mais évoquer le temps des exercices et des revues militaires d'antan éveille, même chez les jeunes, une fibre patriotique d'un charme tout particulier.

¹ Nous devons à l'obligeance de M. C. Pache-Varidel les deux clichés qui illustrent cet article.

» Le tambour bat. Les enfants, les jeunes filles, les vieillards accourent à l'envi, disait Charles Jac-cottet, dans ses *Scènes de la Vie vaudoise*, aux-quelles tout récemment nous empruntons déjà la description d'une « Abbaye de village ».

Vers la place-d'armes du village s'acheminent aussi, de divers côtés, grenadiers, mousquetaires chasseurs, vieux soldats et jeunes conscrits en ha-bits bourgeois, heureux de venir, les uns se sou-venir, et les autres apprendre le métier des armes pour la défense de leurs droits et de la patrie. Là, sous la direction d'un vieux sergent, nos jeunes soldats se forment à la tenue, à la marche, au port d'armes, à l'art des batailles. Ici, manœuvre le con-tingent sous les ordres du commis d'exercices. Les vieillards qui regardent se rappellent les uns aux autres leurs jeunes années et leurs campagnes. Il en est qui lancent quelques mots goguenards sur un faux mouvement, se disant qu'ils n'en auraient jamais fait de pareils. Les enfants s'amuse-nt à taquiner le pauvre drôle, hébété, sujet des sarcasmes de ses camarades. Une jeune bergère s'ombrageant sous un grand chapeau bordé de bleu, admire, non l'épaulette brillante seulement, mais l'œil noir et la

noble prestance de quelque jeune milicien qui me-nace de loin, à son tour, en manœuvrant, et ses joues de rose, et sa taille svelte et élancée. Puis, aimable parade, l'entrée au hameau se fait au son du tambour, les soldats l'arme au bras, et la co-horte des jeunes et des vieux qui jasant et qui rient.

A quelque temps de là, voyez dans quelle préoc-cupation l'on est au village, car l'ordre est venu qu'il faut passer l'école. Aussi le jeune Vaudois s'achemine-t-il gaîment, le havresac sur le dos, la gourde au côté, le fusil ou la carabine sur l'épaule, vers cette école où ses rêves ont couru déjà. Il quitte joyeux la maison paternelle, et lorsqu'il fait son entrée dans la capitale, son âme est remplie de sensations toutes nouvelles. Voyez-le, comme il est enchanté! comme il se redresse fièrement! comme son œil brille lorsque, les premiers exerci-ces étant faits, on lui remet une arme, et qu'on le conduit à Montbenon! Quelques jours seulement ont suffi, et le soleil a bruni son visage, et l'odeur de la poudre a animé et enhardi ses traits, et il a pris goût au métier. Lorsque les semaines d'exer-cices sont passées, après une revue où, peut-être, il

a remporté quelque prix, quel est le Vaudois qui ne s'émue pas, malgré qu'il ait regret à quitter cette chambrée, ces camarades de chaque jour, cette auberge de prédilection, quand il apprend qu'il va retourner au foyer de ses pères.

Il part. Comme le chemin s'égaie, à chaque pas, des chants et des coups de feu, des poignées de mains de ceux qui le quittent à une croisée de la route! Mais voici des champs connus.... la forêt ombreuse parcourue tant de fois.... le pont sur le ruisseau.... le lac qui scintille au soleil.... la vigne qui pend au bord des eaux.... le clocher du village.... le toit paternel!... Voici la mère qui ne le reconnaît presque plus, le recevant dans ses bras, son vieux père qui veut porter son sac et ses armes, ses frères, ses sœurs et ses amis qui l'entourent.

Et voici les revues. A l'idée des plaisirs de cette journée, tout le monde se réjouit. Peut-être n'est-on pas si gai quand, à l'aube déjà, de nombreux tambours battant le réveil, forcent à sortir de leurs couchettes ceux que le chaud du lit voudrait y retenir encore. Un soleil radieux se lève, éclairant les campagnes couvertes de fleurs, de rosée et de soldats, qui descendent le sentier serpentant le long des collines qui s'abaissent vers la ville. Nos hommes sont parés de leurs uniformes respectifs et leurs armes scintillent au soleil. Quand le rappel bat, tous se hâtent de quitter et demeurent et verres de liqueur que leur tendait une main amie. Même plus d'un citadin bâille et grimace, en rejoignant, à pas précipités sa place désignée, regrettant les mets qu'une épouse attendue n'a pu préparer. Puis, de toutes parts, dans les rangs, et comme à la file, les quolibets et les sarcasmes pleuvent sur les derniers venus.

Pendant l'appel, nos grenadiers, garde d'honneur, vont chercher le drapeau, « signal mouvant », qui revient accompagné de la mâle harmonie des fifres, trompettes et clairons. A ces sons aimés, quelque jeune fille se pare, à la hâte, de ses derniers atours, la robe blanche, le mouchoir bien net, les bas propres comme un oignon, le corset noir collant sur la taille, et qui en dessine les formes gracieuses, et le grand chapeau de paille. La ville est bientôt déserte, chacun s'empressant à la vue du bel étendard, aux nobles couleurs, qui flotte dans les airs.

Le chef commande bientôt les évolutions diverses, qu'avec empressement, mais non pas toujours avec bonheur, nos militaires exécutent à l'envi. Voyez d'abord les allées et venues, les marches et contre-marches, ensuite, les ordres de bataille; puis, la troupe cherchant l'ennemi ou se trouvant en face, simulé l'attaque; enfin les flanqueurs qui s'avancent et se retirent; et tous ces mouvements, réguliers et divers, qui s'accomplissent au commandement d'un homme qui voit tout, veille à tout, avec une rare sagacité, et répare, avec promptitude, les moindres fautes, anime et intéressent grandement nos soldats. Les feux commencent. Quelle bonne odeur de poudre, et qu'ils sont majestueux ces flots de fumée qui enveloppent bientôt miliciens et spectateurs. Parfois un ordre mal compris donne une fausse manœuvre. Alors les feux traînent; un triste roulement dans l'air retentit; roulement que l'écho des roches voisines redit plus tristement encore. Et le chef parcourt les rangs, gronde et encourage les camarades à mieux faire.

A l'heure du repos les fusils sont mis en faisceaux réguliers: Le vin, la bière et d'autres rafraîchissements, qu'un zèle bienveillant ou industriel a fait conduire sur la place, restaurent nos miliciens fatigués. Une épouse à son mari, une mère à son fils, une sœur à son frère apportent, heureuses et gaies, le frugal repas que l'on mange en famille, avec bonheur, sur la verte pelouse. Les sons de la musique militaire retentissent alors et attirent, autour d'elle, de personnes nombreuses et diverses le cercle diapré, aux vêtements de fête.

L'heure du repos est bientôt écoulée, et le rappel battant de nouveau, nos soldats accourent reprendre leurs armes. L'inspection, que l'on craint, est bientôt faite. Alors le bataillon carré, à la sévère et rigoureuse ordonnance, est formé, enfermant, dans son enceinte honorable et majestueuse, toute la cohorte brillante de l'état-major. Le préfet, vêtu de noir et ceint de l'écharpe aux chères couleurs: verte comme nos prés et blanche comme la neige de nos montagnes, d'une voix ferme, sonore, qui prolonge ses phrases et les accentue, remercie notre petite armée de sa belle tenue, de son ordre parfait et de sa propreté. Il parle de nos droits, rappelle nos de-

voirs et, d'honneur et de patrie, émeut le cœur des écoutants. Un vivat, haut et long, couronne le discours. La musique joue, les soldats brandissent leurs armes, et les bannières aimées laissent flotter noblement leurs vastes replis dans les airs.

Puis, la colonne se forme de nouveau, la parade s'organise, et les bataillons font leur entrée en ville aux sons bruyants de la musique et des tambours. Bientôt après le licenciement, attendu parfois avec impatience, le soldat rejoint le bal champêtre sur la pelouse, sous les gros tilleuls ou sous les marronniers au vaste feuillage, et il finit agréablement cette belle journée.

... Pourtant, nous ne voulons pas laisser, si vous le voulez, d'aller voir la comédie qu'un loustic camarade a improvisée. C'est, si je m'en souviens bien, le marchand malheureux de peaux de lapins qui revient du Kamchatka où il a laissé l'un de ses mollets, happé, dit-il, par un ours auquel il croyait faire la chasse, mais dont il se trouvait, bel et bien, le gibier; conte qui fait pâmer de rire les nombreux auditeurs, car le gai conteur fait tout: demandes et réponses. Ou bien, c'est la fable du Corbeau et du Renard chantée avec tout l'entrain qui plait. Puis, pour terminer, tous se prenant par la main, l'un à l'autre, commencent à danser autour des tentes et des canons, le rond magique du picoulet avec le refrain obligé: « Et voilà comme l'on danse notre charmant picoulet. » Mais la retraite sonne et, en hâte et gaîment, l'on se retire pour chercher un repos qui ne se fait pas longtemps attendre.

Ce récit, écrit avec la charmante simplicité de l'époque, ne rappelle-t-il pas les vers délicieux de Louis Favrat, intitulés: *La fin des épau-lettes*:

Que j'en ai vu mourir!... L'une était toute blanche
Du commis d'exercice attestant la candeur;
L'autre, fanée, hélas! et sa tête qui penche
Rappelant les combats, les exploits du dimanche,
Semblait parler d'un temps meilleur.

Une pleine, bouffie, étalait noble et fière,
Ses gros bouillons tordus, dont l'argent reluisait;
Une autre était modeste, une autre encor, alière,
Voulant briller sans cesse et passer la première,
Sans relâche se produisait.

Toutes fragiles fleurs aux couleurs effacées,
Surprises un matin par le froid aquilon,
Cette bise de Berne, aux fureurs insensées...
Oh! laissez-moi pleurer leurs grâces dépassées
Et m'égarer... sur Montbenon!

Doux fantômes! C'est là, lorsque je rêve à l'ombre
D'un de ces vieux tilleuls, témoin de nos grands
[jours,
C'est là que je revois leur légion sans nombre,
D'or, d'argent, rouge vif, jaune orange, vert sombre,
Suivre Perrin et ses tambours.

Je les vois! je les vois! dans un rayon féérique,
Comme un jour de revue, au brillant défilé;
J'entends la grosse caisse, Hoffmann et sa musique!
Et je sens qu'à mes yeux, ô souvenir magique!
Deux grosses larmes ont perlé!

Les indispensables livrets. — La guerre a beau durer, on ne peut se passer d'indicateur des chemins de fer et bateaux à vapeur. Un nombre des meilleurs de ces indispensables livrets, figure, on le sait, *L'Horaire du major Davel*, des Hoirs d'Adrien Borgeaud, à Lausanne.

ON NID A PUFFA

La mère Gropsètro ètai vegniâte tota malada. L'è lo veintro que lâi fasâi mau. L'è-tâi dâi pequâie à fère pliorâ. Cein coumeincive adî quemet se on ouvâi onna brison dein l'estoma; du cein l'è-tâi dâi dèquetalâie dein l'è boui: err... err... crrrr... quemet se on ècôsâi dâi pâ; ein aprî vegnâi tota passâie, asse bliantse qu'on leissu, et pu dâi bliossâie, dâi borriâte d'avau dau bourrin, dâi bourmâie quemet se lâi avâi onna dizanna de bataillon de martsau que lâi bourlâvânt la pi du dedein avoué dâi z'ètenaille; aprî ellia pi vegnâi asse teindya qu'onna pliaqua de fè blianc; et pu l'è-tâi dâi plieint et dâi veindzance à fère pouâre. Cein lâi dourâve du tant grand teimps qu'on iâdzo que

la mère Gropsètro l'avâi tant souffè, sè décide d'allâ ve lo mâidzo, monsu R., que l'è-tâi lo premi dau pâi.

Quand l'è que l'èut accutâie bin adrâi, lo mâidzo lâi dit dinse:

— Ma pouâra fenna, on vâo itre d'obedzi de vo z'avrî la bourdze. Dinse vu pouâi vo guîeri. Mâ vu vo dere tot franc qu'aprî vo n'arâi pe rein mè de bourrin.

— Pough! so repond la vilhie, cein mè fâ rein: n'è tot parâi rein qu'on nid à puffa.

MARC A LOUIS.

Commerçant en herbe. — Maman m'a dit que tu me donnerais vingt centimes pour que je récite une fable.

— Oui, mon petit ami.

— Eh bien, si tu veux, je t'en réciterai deux pour trente centimes.

LE PASTEUR DE CAMPAGNE

(Fragment.)

Tout autour du lutrin qui domine la chaire
Se tient à rangs pressés la jeune pépinière
Des enfants du hameau; le mentor vigilant
Couve de son regard tout ce peuple naissant.

D'une voix que les ans rendent un peu tremblante
Il conduit le cantique, et la note traînante
S'en va parfois se perdre en un accord final
Dont un fils d'Apollon se pourrait trouver mal.

Au village, il est vrai, l'on sait mal la musique,
Mais le maître des cieux cherche dans le cantique
Ce qu'il aime le plus: le cœur reconnaissant
Dont l'art peut comprimer le libre et pur accent.

Pensez-vous que la voix de la bonne Toinette,
Qui cache son psautier sous sa vaste cornette,
Ne trouve pas sa place au concert des élus?
Et le pauvre Jean-Pierre en sera-t-il exclu
Parce que, d'une pause ayant perdu la trace,
Il reste le dernier à soutenir la basse?

Le greffier, que pour docte on répute à la ronde,
Aux beaux endroits du prône avec goût me seconde
En abaissant la tête; et le vieux marguillier
Recourt à son tabac pour ne point sommeiller.

Même, j'en pourrais voir dont la tête affaissée,
Prouve que leur cerveau laisse errer la pensée
En un songe paisible, où la voix du pasteur
Finit par leur sembler le murmure flateur
De quelque chute d'eau bouillonnant sous l'ombrage
Ou le flot que poursuit le flot sur le rivage.

Vous êtes fatigués, mes amis! hier encor,
De sueurs ruiselantes autour des gerbes d'or,
Vous étiez en émoi, bien tard, car un orage,
En grondant vous disait d'accélérer l'ouvrage.
Vous avez tout serré! Le pieux travailleur
Sait qu'il faut respecter le bon jour du Seigneur;
Et vous avez voulu qu'au moins votre présence
Attestât dans ce lieu votre reconnaissance.

De votre intention un Dieu plein de bonté
Sans doute est satisfait; et je sens que l'été
Veut, tout comme l'hiver, que l'orateur biblique
A prêcher sans longueur au village s'applique.

FÉLIX CHAVANNES.

Les spectacles de la semaine.

Grand-Théâtre. — Demain, dimanche, *Carmen*, opéra de Bizet, avec Mlle Germaine Bailac, de l'Opéra-comique. — Mardi 27, *Asile de nuit*, comédie de Max Mauray; *La Fille du Régiment*, opéra-comique de Donizetti. — Jeudi 29, *Joséphine vendue par ses sœurs*, opéra-bouffe, de V. Roger. — Vendredi 30, *Mignon*, opéra-comique, de Ambroise Thomas.

* * *

Kursaal. — Mercredi 28, une première: *Piclette*, pièce vaudoise en 3 actes, de M. Marius Chamot, jouée par « La Muse », avec MM. Desoche (Piclette), J. Mandrin et M. Chamot, dans les rôles principaux. Un éclat de franc et bon rire.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.

Julien MONNET, éditeur responsable.